

# L'École de dessin de Nantes, un creuset pour les architectes ?

**Hélène Rousteau-Chambon**

Université de Nantes, UMR 6566-CReAAH-LARA

Le 21 décembre 1756, les États de Bretagne instituaient la Société d'agriculture, du commerce et des arts. Un mois et demi plus tard étaient rédigés les statuts de l'école de dessin qui dépendait de cette société<sup>1</sup>. Cet établissement, financé par les États de Bretagne, était soutenu par le commandant en chef de la Bretagne, Emmanuel Armand de Vignerot du Plessis, duc d'Aiguillon (1720–1788), qui attachait une grande importance au développement de la région, et plus particulièrement aux voies de communication et à la modernisation de certaines cités, dont Nantes. Nous retrouvons dans cette simultanéité d'action – création d'une école de dessin, embellissement de villes – une constante de ces années 1750, comme l'a mis en évidence Dominique Massounie<sup>2</sup>. Non seulement le duc d'Aiguillon œuvra aux embellissements des villes bretonnes, mais il choisit également l'architecte qui devait transformer la ville, Pierre Vigné de Vigny. L'architecte devait donner un plan projectif d'agrandissement (1756–1759) : les architectes qui travaillaient dans la ville jusque-là n'étant pas jugés à la hauteur. Si Vigné de Vigny n'était pas connu pour ses talents d'urbaniste, il avait déjà beaucoup construit (à Paris notamment l'hôtel Chenizot, en 1727, et la cour du Dragon, 1731). Il était membre de l'Académie royale d'architecture, de la Royal Society de Londres et fréquentait notamment l'architecte d'origine nantaise, Germain Boffrand, au sein de la Société des arts, une institution dont le but était d'améliorer les échanges entre théoriciens et praticiens des domaines scientifiques et techniques surtout<sup>3</sup>. Parallèlement, Jacques Auguste

- 1 L'existence de l'école est intimement liée à la présence du duc d'Aiguillon en Bretagne : elle est instituée alors qu'il est à Rennes depuis trois ans, elle disparaît, pour un temps, à la suite de son départ pour Paris.
- 2 Dominique Massounie, « La place de l'architecture et de l'École des arts de Jacques-François Blondel dans l'histoire des académies artistiques provinciales du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Les papiers d'ACA-RES*, actes, Rouen, Hôtel des Sociétés Savantes, 2018, accessible sur le site internet du programme ACA-RES, 2019, URL : <https://acares.hypotheses.org/files/2019/06/massounie-2019.pdf> [dernier accès : 16.02.2023].
- 3 Sur Pierre Vigné de Vigny, voir Michel Gallet, *Les architectes parisiens du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dictionnaire biographique et critique*, Paris 1995, p. 473–478 ; sur la Société des arts, voir Roger Hahn, « The Application of Science to Society : The Societies of Arts », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, t. XXIV/

Volaire (1726-1791), pastelliste et cartographe toulonnais, devint le premier professeur de l'école nantaise de dessin, vraisemblablement à la demande même du duc d'Aiguillon<sup>4</sup>. En effet, dès 1758, ce dernier se rendit dans l'école de dessin puis, après son départ de Bretagne, appela Jacques Auguste Volaire auprès de lui, à l'hôtel des Cheveau-Légers à Versailles (1772)<sup>5</sup>. En faisant appel à un artiste provençal, le commandant en chef de la Bretagne, établissait, de fait, un lien entre cette région et la Bretagne.

L'École de dessin fut fondée pour parfaire les connaissances des sculpteurs navals – Nantes restait une ville de construction<sup>6</sup> –, pour former les dessinateurs des nombreuses faïenceries<sup>7</sup> ou des toiles imprimées<sup>8</sup>, autant d'industries dans cette ville en plein développement où le commerce était roi. Cette dynamique de l'application du dessin à l'ensemble des arts – dont les arts mécaniques – se retrouve à l'échelle nationale<sup>9</sup>. Dans l'acte de création de l'école nantaise, il est plus spécifiquement fait référence aux écoles de Rouen et de Reims<sup>10</sup>. Le rythme des cours fut précisé dans les statuts : le professeur devait dispenser trois heures de cours, quatre jours par semaine, le tout pour des appointements de 500 livres par an<sup>11</sup>. La nature des cours n'est pas spécifiée mais les prix d'émulation, créés quelques mois après la fondation de l'École, et qui semblent n'avoir été distribués

---

XXVII, 1963, p. 829-836 ; Isabelle Passeron, « La Société des arts, espace provisoire de reformulation des rapports entre théories scientifiques et pratiques instrumentales », dans Eric Brian et Christine Demeulenaere (éd.), *Règlements, usages et science dans la France de l'absolutisme*, Liège 2002, p. 109-132.

- 4 Sur Volaire, voir Émilie Beck Saiello, *Pierre Jacques Volaire (1729-1799), dit le chevalier Volaire*, Paris 2010. Ce dernier était le fils du premier peintre officiel de Toulon de 1729 à 1766, et le frère de Pierre Jacques, dit le chevalier Volaire.
- 5 Le duc d'Aiguillon possédait aussi dans sa collection des pastels aujourd'hui conservés au Musée des Beaux-Arts d'Agen : *Ermite* et deux *vues des bords de la méditerranée*. Ils proviennent du château des ducs d'Aiguillon. Il est possible que le duc ait été en contact avec les Volaire par sa femme, dont la famille était originaire de Crussol, proche de Valence.
- 6 Bruno Cailleton, *La construction navale civile dans l'amirauté de Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nantes, *Basse Indre, Indret, Paimboeuf, Infrastructures, hommes, fonctionnement*, Cholet 1999 ; Jean-Louis Kerouanton et Daniel Sicard, *La construction navale en Basse-Loire, Loire Atlantique. Inventaire général des Pays de la Loire*, Nantes 1992 ; Yves Rochecongar, *Des navires et des hommes : de Nantes à Saint-Nazaire, deux mille ans de construction navale*, Nantes 1999.
- 7 *Faïences et poteries de Nantes et sa région*, cat. exp. Nantes, Musée d'art populaire régional, Château des ducs de Bretagne, Nantes 1982.
- 8 Xavier Petitcol, *Toiles de Nantes, 1760-1840*, Nantes 2008 ; Céline Cousquer, *Nantes, une capitale française des indiennes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nantes 2002 ; *Toiles de Nantes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, cat. exp. Nantes, Musée des arts décoratifs, Mulhouse, Musée de l'impression sur étoffes, Paris, musée des Arts décoratifs, Paris 1978.
- 9 Agnès Lahalle, *Les écoles de dessin au XVIII<sup>e</sup> siècle : entre arts libéraux et arts mécaniques*, Rennes 2006, plus particulièrement p. 45-59.
- 10 Nantes, Archives municipales, GG 665, accessible sur le site du programme, URL : <https://acaress-archives.nakalona.fr/nantes-archives-municipales> [dernier accès : 16.02.2023].
- 11 Rennes, Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, C 2687, 10 février 1757, Délibérations des États, feuillet 21.

qu'épisodiquement, peuvent apporter quelques renseignements. Ainsi en 1758, des prix de figure, d'ornement et de paysage furent remis<sup>12</sup>. Seul l'un des élèves ayant reçu ce prix, Alexis Marchaix (ou Marchais), eut une carrière connue et locale : après avoir remporté le prix d'ornement, il devint architecte-entrepreneur<sup>13</sup>. Même si l'école nantaise de dessin visait à former essentiellement des artisans des arts mécaniques, les liens entre l'école de dessin et l'architecture existèrent donc bien.

Hormis cet architecte-entrepreneur, quatre Nantais – de trois familles –, tous nés entre 1743 et 1751, furent formés au dessin à Nantes, et se retrouvèrent à Rome dans les années 1770 pour se perfectionner. Ces hommes sont les seuls pour lesquels nous disposons de quelques informations, bien lacunaires du reste. S'ils ont fait l'objet d'études, leur formation, les réseaux de sociabilité ou les relations intra-personnelles dont ils ont pu bénéficier n'ont pas été mises en avant. L'école de dessin de Nantes a fait, elle aussi, l'objet d'études succinctes par André Lesort puis par Michel Kervarec<sup>14</sup>. Quant aux archives, elles restent très lacunaires (trente pièces aux archives municipales, quelques pièces aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine et de Loire-Atlantique)<sup>15</sup>. Quelques hypothèses, présentées dans cette publication, peuvent être suggérées quant au rôle de cette école dans la formation des jeunes gens. Cependant, la difficulté d'une conclusion générale, à Nantes, réside dans la diversité des situations : à chaque famille étudiée correspond un parcours différent, une réponse spécifique. Pour le dire autrement, même si tous sont formés au dessin à Nantes dans les mêmes années et sont issus de milieux professionnels proches, les réseaux interprofessionnels, les relations économiques et familiales diffèrent d'un exemple à l'autre. Dans certains cas certes, l'École de dessin a pu être déterminante même si le métier initialement prévu évolua dans le temps. Elle peut aussi être importante lorsque le candidat bénéficia d'appuis extérieurs. Toutefois, cette école de dessin officielle fut également concurrencée par un réseau parallèle.

### Une école de dessin déterminante

Un premier exemple de ces anciens élèves de l'école de dessin est fourni par les frères Cacault. Pierre (1744-1810) et François (1743-1805) Cacault suivirent l'un et l'autre l'enseignement de Jacques Auguste Volaire à l'école de dessin. La carrière des Cacault, grands pourvoyeurs du musée de Nantes alors en constitution (1810), est bien connue

---

12 Des prix furent aussi délivrés de 1778 à 1788, sans que l'on connaisse l'objet des concours (Nantes, Archives municipales, DD 35).

13 Gilles Bienvenu, *De l'architecte voyer à l'ingénieur en chef des services techniques*, t. 3, thèse inédite, Paris I, 2013, p. 24.

14 André Lesort, *Les États de Bretagne et l'enseignement du dessin au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1911 ; Michel Kervarec, *Histoire de l'École régionale des beaux-arts de Nantes*, Nantes 2004.

15 Je tiens à remercier tout particulièrement Mathilde Legeay pour m'avoir transmis tous ces textes, qu'elle a recensés, avant leur mise en ligne sur le site du programme ACA-RES.



- 1 Pierre-René Cacault, *La fille de Dibutade dessinant le profil de son amant*, 1<sup>er</sup> quart XIX<sup>e</sup> siècle, plume et lavis d'encre brune sur papier, 17,1 × 17,6 cm, Nantes, musée d'arts de Nantes, inv. 979.15.1.D

grâce à l'étude très précise menée par Béatrice Sarrazin en introduction au *Catalogue des peintures italiennes du musée des Beaux-arts de Nantes*<sup>16</sup>. Les deux frères étaient les fils de François Cacault (1719-1795), lui-même héritier de l'une des cinq faïenceries nantaises. De paveur, il devint expert-arpenteur et l'un des notables de la ville grâce aux grandes modifications urbaines que connaissait alors Nantes ; il dessina également le premier plan précis de la ville, le plan Cacault, établi avec l'aide de Robert Seheult en 1756-1757, gravé par Lattré en 1759 et décoré de diverses armoiries dues à Jacques Auguste Voltaire, alors professeur à l'école de dessin<sup>17</sup>. Des relations professionnelles existaient donc entre François Cacault (père) et Jacques Auguste Voltaire, et il n'est pas étonnant que les enfants du premier aient été formés au dessin dans une école qui accueillait un grand nombre de fils d'artisans locaux<sup>18</sup>.

---

16 *Clisson ou le retour d'Italie*, éd. par Claude Allemand-Cosneau, cat. exp. Gétigné-Clisson, maison du jardinier de la Garenne Lemot, Paris 1990, p. 132 ; *Catalogue des peintures italiennes du musée des Beaux-arts de Nantes*, éd. par Béatrice Sarrazin, cat. coll. Nantes, musée des Beaux-arts de Nantes, Paris 1994, p. 23. Les auteures sont plus affirmatives pour François Cacault.

17 Ibid.

18 Béatrice Sarrazin, « La collection Cacault et le musée école de Clisson », dans cat. exp. Gétigné-Clisson, 1990 (note 16), p. 133 : tout en travaillant sans doute dans l'atelier de faïencerie de son père.

Après cette formation initiale, la carrière des deux frères divergea : Pierre Cacault était destiné à l'architecture pour poursuivre l'ascension sociale familiale et, en 1772, il était prévu qu'il devienne l'adjoint de l'architecte voyer Jean-Baptiste Ceineray (1722-1811), alors malade. Comme il manifesta « l'année suivante l'intention d'aller poursuivre ses études à Rome, le Bureau [de la Ville] lui accorde pour son voyage une bourse de 500 livres »<sup>19</sup>. Pierre Cacault fut séduit par la cité ultramontaine. Il y demeura, jusqu'en 1793, malgré le rappel des édiles nantais et le poste qui l'attendait, et se consacra non pas à l'architecture, mais à la peinture (fig. 1). Dans cet exemple, le milieu professionnel local et les édiles permirent donc au jeune homme de poursuivre une carrière artistique, à Rome où il passa l'essentiel de sa vie professionnelle.

Son frère, François Cacault, quitta Nantes pour Paris dès 1762, à dix-neuf ans et « compléta son éducation »<sup>20</sup> avant d'entrer en 1763 dans la toute jeune École militaire (ouverte en 1756 dans l'établissement actuel) en tant que professeur des fortifications<sup>21</sup>. François Cacault, selon le règlement de 1765, était l'un des dix-neuf professeurs (il y avait cinq professeurs de mathématiques, six professeurs de langue latine, deux de géographie et d'histoire, quatre de langue allemande et un professeur de fortification) sans compter les multiples personnalités extérieures qui intervenaient sur les arts liés à l'équitation. En 1766, Cacault devint même inspecteur des études : sa fonction principale était de veiller à la discipline et à l'éducation proprement dite<sup>22</sup>. Pour ce départ parisien et cette fonction importante pour un aussi jeune homme, plusieurs personnes ont pu intervenir. En premier lieu Jean-Baptiste Ceineray qui, dès 1756, avait été adjudicataire de travaux de fortifications maritimes à exécuter sur les dessins de l'ingénieur en chef des fortifications à Nantes, Joseph Étienne Lefebvre de Bréron (1701-1765). Depuis 1762, Ceineray était l'architecte voyer auquel incombait la transformation de Nantes, rendue possible grâce au plan précis établi par François Cacault (père). L'ingénieur militaire, Lefebvre de Bréron, put également faciliter la carrière de François Cacault (fils). Né à Nantes et très attaché à sa ville natale, il s'y maria<sup>23</sup> et y effectua la seconde partie de sa carrière (1748-1765) après avoir été en poste à La Rochelle. Lefebvre de Bréron, issu d'une véritable dynastie d'ingénieurs militaires, reçut l'ordre de Saint-Louis en 1758 et bénéficiait d'une réelle reconnaissance royale. À Nantes, il était chargé d'entretenir le château et d'intervenir sur les murs d'enceinte alors en cours de démantèlement ; pour ces travaux, il était rémunéré par les États. Compte-tenu de

19 Pierre Lelièvre, *Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle, urbanisme et architecture*, Paris 1988, p. 275 ; délibération de la ville, 23 mai 1772.

20 Sarrazin, 1994 (note 16).

21 Dominique Julia et Marie-Madeleine Compère, « École militaire », dans *Les collèges français 16<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles*, répertoire 3, Paris 2002, p. 413-422.

22 L'école militaire devait accueillir environ 250 élèves, des jeunes nobles qui étaient admis entre 8 et 11 ans et poursuivaient leur scolarité jusqu'à 18 ans.

23 Anne Blanchard, *Les architectes du roy de Louis XIV à Louis XVI, étude du corps des fortifications*, Montpellier 1979, p. 348, n. 85.

ses activités, l'ingénieur avait pu directement former François Cacault à l'art des fortifications et le recommander pour l'école militaire.

Dans ces deux exemples, des jeunes gens qui ont pu aller dans l'école de Volaire, n'ont pas fait une brillante carrière dans le domaine de l'architecture. Cependant cette école de dessin a très certainement été très importante pour eux comme en témoignent les relations que les Cacault continuèrent à avoir avec les Volaire : le chevalier Volaire, frère du professeur de dessin, rencontra certainement le diplomate à Naples qui lui acheta une de ses grandes œuvres, l'*Éruption du Vésuve et vue de Portici* (fig. 2).



- 2 Pierre-Jacques Volaire, dit le Chevalier Volaire, *Éruption du Vésuve et vue de Portici*, vers 1767, huile sur toile, 130,7 × 227,5 cm, Nantes, musée d'arts de Nantes, inv. 733

### Un réseau local décisif

L'école de dessin nantaise a aussi pu avoir un rôle déterminant pour le plus connu des architectes nantais de l'ancien régime, Mathurin Crucy (1749–1826) (fig. 3). Crucy a certainement fait ses classes dans l'école de dessin<sup>24</sup>. En effet, Mathurin Crucy était le fils d'un important entrepreneur en charpenterie, art très apprécié dans une ville en pleine

<sup>24</sup> *Mathurin Crucy (1749–1826), architecte nantais néo-classique*, éd. par Claude Allemand-Cosneau, cat. exp. Nantes, musée Dobrée, Nantes 1986, p. 45.

expansion. Il ne serait donc pas étonnant que Crucy se soit formé, jeune, dans l'école de dessin dirigée par Voilaire : l'institution était suffisamment renommée – en 1767 s'y trouvaient cent quarante élèves<sup>25</sup> –, et Crucy était le fils d'un artisan local. Or, les écoles gratuites de dessin avaient notamment pour but de former des jeunes gens susceptibles de reprendre l'activité de leur père, ou de la développer, et Crucy écrivit quelques années plus tard : « [...] Le hasard m'a servi plus heureusement que n'aurait pu faire mes parents. Leur dessein étoit de faire de moi un charpentier en montant d'échelons et échelons (...) »<sup>26</sup>. Il ne bénéficia d'ailleurs pas d'une éducation soignée en orthographe. Il est possible que parallèlement, il fut initié à l'architecture par Jean-Baptiste Ceineray. En effet, lors de la répartition des appointements entre Ceineray et Crucy, ce dernier rappela qu'il « se prêterait d'autant plus volontiers à cet arrangement qui lui procurerait une occasion de donner des témoignages de reconnaissance au sr Ceineray qui lui a enseigné les premiers éléments de l'architecture »<sup>27</sup>.

Quoi qu'il en soit, Crucy poursuivit ses études d'architecture à Paris. Où étudia-t-il ? Claude Allemand-Cosneau affirme qu'il suivit les cours de l'École royale gratuite de dessin (pendant environ quatre ans), école qui reçut ses lettres patentes en 1767 et qui envoyait des planches gravées dans différentes écoles de province, dont celle de Nantes<sup>28</sup>. Cependant, la liste des élèves des premières années de l'école n'est pas conservée. Suivit-il plutôt les cours dispensés par Boullée dans son école ? Il était en effet dit « élève de Boullée » lorsqu'il se présenta pour la première fois au concours du Grand Prix en



3 Jean-Baptiste-Joseph Debay fils, Buste de Mathurin Crucy, architecte, 2<sup>nd</sup> quart XIX<sup>e</sup> siècle, marbre, 54 × 303 × 213 cm, Nantes, musée d'histoire - château des Ducs de Bretagne, inv. 1774

25 Nantes, Archives municipales, GG 665.

26 Nantes, AM, BB 142, 24 août 1782.

27 Ibid.

28 Ulrich Leben, *L'École royale gratuite de dessin de Paris (1767-1815)*, Saint-Rémy-en-l'Eau 2004, p. 54.

1773. Or Boullée, depuis l'âge de dix-neuf ans dirigeait « une école brillante, fruit de ses lumières, de son zèle et de sa réputation [qui] lui attira une foule d'élèves parmi lesquels il a eu le bonheur de compter des rivaux »<sup>29</sup> dont Chalgrin, Brongniart ou Gisors. Pour entrer dans cette école, Crucy a dû bénéficier de recommandations. Deux personnes pourraient lui avoir apporté leur soutien. En premier lieu, Jean-Baptiste Ceineray, ancien élève de l'Académie royale d'architecture où il était entré en 1743 et y avait suivi les cours pendant quatre ans, avant de se rendre à Rome<sup>30</sup>. À Paris, il était condisciple de Boullée qui suivait les cours de l'Académie royale d'architecture en 1746 (date à laquelle il est mentionné pour avoir reçu une médaille<sup>31</sup>). Ceineray a donc pu intervenir directement auprès de son ancien camarade afin qu'il prenne pour élève ce jeune Nantais qu'il avait lui-même initié au dessin d'architecture. Pourquoi Ceineray ne le recommanda-t-il pas à l'académicien de première classe François Franque avec lequel il avait travaillé avant de venir à Nantes (entre 1750 et 1754), et avec lequel il entretenait toujours des relations ? Cela est d'autant plus étonnant que Franque avait présenté l'architecte voyer nantais comme membre régnicole à l'Académie de Paris en 1767<sup>32</sup>. La raison pourrait en être l'absence régulière de François II Franque de Paris pour de nombreux voyages, notamment dans le comtat Venaissin dont il était originaire<sup>33</sup>. Par ailleurs, Boullée avait l'avantage de diriger une école de dessin de renom et de présenter régulièrement des élèves qui étaient primés. Crucy avait donc sans doute plus de chance de faire une belle carrière dans l'architecture en étant présenté par Boullée. Celui-ci pourrait aussi avoir été sollicité directement par Crucy père. En effet, Boullée avait été patronné à l'Académie par Germain Boffrand, né à Nantes et fils de Jean Boffrand, sans doute le maître charpentier le plus important de la ville ligérienne de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est donc possible que Crucy le charpentier ait sollicité l'aide d'un académicien qui avait lui-même été aidé par le fils d'un charpentier. Quelle que soit la personne qui l'ait recommandé<sup>34</sup>, l'influence de Boullée reste importante pour

29 Jean-Marie Pérouse de Montclos, *Étienne-Louis Boullée*, Paris 1994, p. 25. Sur l'école et les élèves voir plus précisément p. 184-197 du même ouvrage.

30 Paris, Archives de l'Institut, B 21, lettre de Ceineray du 13 septembre 1769 citée par C. Chabot-Barres, *Recherches sur l'architecte Jean-Baptiste Ceineray*, mémoire de master inédit, Paris IV, 1992.

31 Pérouse de Montclos, 1994 (note 29), p. 16.

32 Henry Lemonnier (éd.), *Procès-verbaux de l'Académie royale d'architecture. 1671-1793*, 10 vol., t. 8, Paris 1911, p. 65, 18 décembre 1769 : « M. Franque ayant présenté à l'Académie le rapport des commissaires pour parvenir à l'élection de M. Cénérai et après lad. lecture, les formes prescrites ayant été observées, les lettres de correspondance lui ont été accordées et M. Franque a été nommé pour recevoir sa correspondance ». Seuls trois architectes de province pouvaient être architectes régnicoles ; Ceineray avait aussi envoyé divers projets aux membres de l'Académie en 1763 et 1767 : 27 juin 1763, projet de la Chambre des comptes, *ibid.*, t. 7, p. 147 ; 23 février 1767, projet d'embellissement, *ibid.*, p. 270.

33 Franque ne siège pas à l'Académie en septembre 1768, mars 1769 et janvier 1770 notamment.

34 Certains biographes de Crucy (Ernest Maugat, « Les «Crucy» constructeurs de navires », dans *Bulletin de la société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Inférieure* 83, 1943, p. 20-48) expliquent aussi que Crucy fut présenté par Vien. Auquel cas, ce n'est pas Ceineray qui aurait servi d'intermédiaire mais Volaire.



Crucy, particulièrement dans le dessin pour son Grand Prix de 1774, comme l'a rappelé Jean-Marie Pérouse de Montclos<sup>35</sup> (fig. 4). Le maître et l'élève avaient d'ailleurs un point commun : l'amour du dessin. Crucy avait d'ailleurs obtenu l'autorisation de suivre les cours de Clerisseau à l'Académie royale de peinture et de sculpture entre son obtention du Grand Prix et son départ pour Rome<sup>36</sup>. Une fois à Rome (brevet d'admission du 14 avril 1775), Crucy retrouva d'autres Nantais : Pierre Cacault, qui ne logeait pas au palais Mancini, et Pierre Rousseau qui avait été pensionné du 25 juillet 1773 au 5 septembre 1775<sup>37</sup>. Par ailleurs, Crucy poursuivit des relations épistolaires avec Pierre Jacques Volaire (1729-1802) dit le chevalier Volaire, établi à Naples depuis 1769, et frère de celui qui l'avait formé à Nantes<sup>38</sup>.



4 Mathurin Crucy, *Bains publics*, 1774, plume et lavis, 10,4 × 30 cm, Paris, École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, inv. EBA 1996

Dans cet exemple, il reste cependant difficile de saisir le rôle du professeur de dessin : fut-il déterminant dans le réseau de Crucy ou servit-il simplement à initier le jeune homme au dessin ?

### Se former en dehors de l'école de dessin des États

S'il est vraisemblable qu'au moins deux des trois personnages cités ont suivi les cours de Volaire à l'école de dessin, il est fort probable que cette opportunité ne fut pas possible

35 Pérouse de Montclos, 1994 (note 29), p. 193.

36 Cat. exp. Nantes, 1986 (note 24), p. 50.

37 Rousseau avait demandé de partir de Rome pour raison de santé (lettre de Rousseau à d'Angiviller du 21 juin 1775, Jules Guiffrey et Anatole de Montaiglon (ed.), *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des bâtiments*, t. 13, Paris 1903, p. 87, au moment où Crucy devait arriver à Rome.

38 Nantes, Archives départementales de Loire-Atlantique, 121 J 18, lettre de Volaire à Crucy, 4 novembre 1776, lettre publiée par Beck Saiello, 2010 (note 4), p. 436-437.

pour Pierre II Rousseau (1751-1829). Ce dernier, également né à Nantes, fit carrière en dehors de la ville, comme les Cacault, mais il opta pour l'architecture comme Crucy. Il était le fils de Pierre Rousseau (v. 1716-1797) qui avait participé largement à la transformation de l'architecture privée nantaise au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout en étant mal vu par ses confrères parce qu'il faisait appel à des maçons saumurois et non locaux<sup>39</sup>. Cette mauvaise réputation fit qu'en 1749, le secrétaire d'État à la guerre, le comte d'Argenson par le biais de l'intendant Pontcarré de Viarme le fit exclure des adjudications pour l'État<sup>40</sup> ; en 1772, les édiles nantais écrivirent au nouvel intendant, Guillaume-Joseph Dupleix de Bacquencourt, qu'il s'agissait d'un « mauvais sujet [qui] ne convient à aucun égard à la chose publique, [qui] a fait différents tours en cette ville qui l'ont fait connaître sous un jour qui ne permet pas qu'on prenne jamais confiance en lui »<sup>41</sup>. Pierre Rousseau, qui souhaitait succéder à Ceineray comme architecte voyer, avait par ailleurs, comme le montre un plan conservé, repris les idées de Vigny de Vigny dès 1760<sup>42</sup>.

Il est donc vraisemblable que le jeune Pierre Rousseau ne put se former dans l'école de dessin de Volaire dans laquelle se trouvaient de nombreux enfants d'artisans nantais. Pierre a donc dû être initié à l'architecture par son père, dans la tradition des formations familiales depuis le Moyen Âge<sup>43</sup>. Cependant, il est également possible qu'il se soit formé, au moins parallèlement, dans une autre école de dessin, celle d'Antoine Hénon (1713-1789). Ce dernier, installé à Nantes depuis 1744, souhaitait succéder à Volaire comme professeur de dessin. Il expliqua donc, en 1773, aux édiles, qu'il avait déjà une école de dessin, dans laquelle il enseignait :

l'architecture, la figure, l'ornement, le paysage, la perspective, le blason, la manière de peindre et d'employer les couleurs en différents genres ; il fait opérer les Écoliers sur le terrain, tant pour le paysage que pour la levée du plan géométral et la démonstration des nivellements. Il consacre les autres heures du jour à donner des cours en ville.

Quelques dessins de Hénon sont d'ailleurs liés à cet enseignement, qui peut, cependant, refléter un état idéal puisque Hénon souhaitait alors obtenir le poste de professeur (fig. 5). Hénon ne parvint d'ailleurs pas à ses fins puisque Vatier succéda à Volaire après

39 Gilles Bienvenu, « Le chapeau, la perruque et l'habit doré de Pierre Rousseau », dans *Revue* 303. *Art, recherche et créations* 36, 1993, p. 17-24.

40 Nantes, Archives départementales de Loire-Atlantique, C 287, Lettre de la Communauté de ville de Nantes à l'intendant, du 5 mars 1772. D'Argenson est secrétaire d'État de la guerre de Louis XV de 1743 à 1757.

41 Nantes, AM, BB 102, BB 142.

42 Nantes, AM, II157/13 : « Plan de la ville de Nantes et des projets d'embellissement présenté au duc d'Aiguillon par Rousseau, architecte, en 1760 », pour copie, à Nantes, le 1<sup>er</sup> germinal an X (22 mars 1802) par Fournier.

43 Pierre I<sup>er</sup> Rousseau avait lui-même été formé par son père, maître-maçon à Oudon, voir Bienvenu, 2013 (note 13), p. 187.

une période de vacance. Hénon ne semble d'ailleurs pas avoir été reconnu à Nantes malgré les nombreuses gravures qu'il dédicaça aux acteurs importants de la ville, notamment à Madame de la Villegreux, épouse de l'un des plus riches négociants-armateur nantais<sup>44</sup>, au commandant en chef de Bretagne, le maréchal duc de Duras, ou au gouverneur de Bretagne, le duc de Penthièvre, grand amiral de France. Il fut essentiellement rémunéré pour de petits travaux comme les « peintures et armoiries » pour la ville de Nantes (1745-1746, 1749-1750)<sup>45</sup>.



- 5 Antoine Hénon, *Vue perspective de la maison de Mr Sougaré sur Barbin, leson du 27 sept. 1773 par Hénon*, 1773, dessin lavé de Chine et rehaussé de sanguine, 26,5 × 37,5 cm, Nantes, musée Dobrée, inv. 892-2-4

Pierre I<sup>er</sup> Rousseau, comme Antoine Hénon, avait donc un statut à part dans la ville. Or, avant de venir à Nantes, Hénon, avait été formé comme Ceineray à l'Académie royale d'architecture (de 1732 à 1740), mais sans remporter aucun prix. Parmi ses condisciples

44 Nicolas Perrée de la Villegreux (1690-1766) d'origine malouine s'installa à Nantes avant 1719 et construisit dès 1743-1752 le plus grand immeuble de rapport de l'île Feydeau, à la pointe de l'île.

45 *Iconographie de Nantes d'après les collections du musée*, cat. exp. Nantes, musée Dobrée, Nantes 1978, p. 154.

se trouvaient Nicolas Marie Potain (1723-1790) qui remporta le Grand Prix en 1738 ; Hénon avait aussi concouru pour ce prix. À Rome, Potain fut pensionné par le roi (1739-1741) et développa un talent réel pour le dessin. Il fut d'ailleurs, à ce titre, distingué par Ange Jacques Gabriel qui le prit comme premier dessinateur (1748). Lorsque Rousseau poursuivit sa formation à Paris, il travailla directement auprès de Potain. Hénon a donc pu servir d'intermédiaire. Il est vrai également que Potain connaissait la Bretagne : avec Soufflot, il avait été chargé de fournir des plans pour la cathédrale de Rennes dont le chœur venait de s'écrouler (1764). Ses plans, approuvés par Louis XV en 1765, ne furent pas suivis d'effet, faute de financement. Rousseau put donc devenir un brillant architecte, non pas grâce à une formation dispensée dans l'école de dessin financée par les États de Bretagne, mais vraisemblablement par celle suivie dans une école privée puis par les relations personnelles entretenues par son professeur avec un architecte du roi.

Le bureau du dessinateur de l'agence du Premier architecte du roi constitua d'ailleurs la seule formation parisienne que reçut Rousseau : il ne subsiste en effet aucune trace de sa participation aux prix d'émulation mensuels ou au Grand Prix de l'Académie royale d'architecture. Pourtant Potain était membre de l'Académie en deuxième classe depuis 1755 et de la première depuis 1771, mais il ne semble pas avoir patronné d'élève avant 1777. Par ailleurs, Rousseau était-il trop occupé par son maître Potain pour pouvoir suivre une formation parallèle ? Quoiqu'il en soit, Rousseau continua à bénéficier d'appuis importants puisque en 1773, sans avoir concouru au Grand Prix, il fut recommandé par un certain Le Prestre à Marigny pour être pensionné par le roi à l'Académie de France à Rome :

Permettez-moy, mon vieux camarade, de vous recommander de nouveau un Breton pour qui vous m'avez promis vos bontés ; ce jeune homme les mérite, m'a-t-on assuré, et son maitre, M. Potain, vous en rendra bon témoignage ; il se nomme le sr Rousseau, natif de Nantes<sup>46</sup>.

Qui était ce Le Prestre ? Il est tout à fait possible qu'il se soit agi d'Auguste Félicité Le Prestre de Chateaugiron (1728-1782), fils d'un parlementaire breton loyaliste et soutien du duc d'Aiguillon, qui devint président à mortier au parlement de Paris<sup>47</sup>. Il est cependant difficile de l'affirmer d'autant que les relations entre le duc d'Aiguillon et Marigny semblent avoir été assez froides.

46 Guiffrey/Montaiglon, 1902 (note 37), t. 12, p. 418 ; Wolfgang Nittnaus, « Pierre Bullet viewed through the drawings in Stockholm, History and provenance », dans *Jules Hardouin-Mansart, le chantier infini*, éd. par Alexandre Gady, actes, Paris, Centre André Chastel, Versailles, Centre de recherche du château de Versailles, 2008, Paris 2019, p. 73-84, notamment pour la fig. 5 indiquée par l'auteur.

47 Olivier Chaline, « Bretagne, noblesse et dévotion. Les Le Prestre au parlement de Bretagne », dans Anne-Marie Cocula et Josette Pontet (éd.), *Itinéraires spirituels, enjeux matériels en Europe*, 2 vol., t. II : Au contact des Lumières, Mélanges offerts à Philippe Loupès, Bordeaux 2005, p. 59-85.

Quoiqu'il en soit, Rousseau obtint son brevet le 25 juillet 1773, envoya quelques dessins depuis Rome, et eut pour condisciple le peintre François-André Vincent qui fit de lui de nombreux portraits charges, ainsi qu'un très beau portrait, présenté au Salon de 1775<sup>48</sup>. De retour à Paris, il épousa la fille de son maître, Marie-Adrienne Potain, veuve de l'architecte Pierre Leroux<sup>49</sup>, et épaula son beau-père tant à Fontainebleau (à partir de 1780) que dans ses constructions privées.

Quatre jeunes gens attirés par les arts durant les années 1750-1770 purent être formés dans l'école de dessin de Nantes, ou dans une école nantaise concurrente. Ces premières formations furent le creuset d'une sociabilité et de la constitution de réseaux à Nantes, rayonnant vers Paris, Rome, voire la Provence. Leurs réseaux familiaux, élargis par celui des connaissances et de leur maître de dessin, soutint leurs trajectoires professionnelles, phénomène qui se retrouve partout en France, dans tous les milieux, et notamment dans celui de la construction<sup>50</sup>.

Cette École de dessin, qui avait pour but initial de former essentiellement des jeunes gens à des métiers artisanaux, a servi finalement de creuset à de futurs peintres (Pierre Cacault) ou à des architectes (Mathurin Crucy, Pierre II Rousseau). Cet objectif tourné vers l'architecture, qu'elle partage avec l'École des Ponts-et-Chaussées faisant suite à l'école émanant de la Société des arts de Montpellier<sup>51</sup>, en diffère cependant dans sa mise en application. Il s'agit pour les États du Languedoc de former également des ingénieurs, dans une ville où, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la centralisation du pouvoir a pour effet d'y « enraciner la caste d'officiers et d'administrateurs lentement constituée pendant les deux siècles précédents [XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles] »<sup>52</sup>. En revanche, même si Nantes reste le siège de la Chambre des Comptes, elle est avant tout une ville de négociants. Les réseaux, les liens de sociabilités en sont donc fort différents.

48 Jean-Pierre Cuzin, *François-André Vincent (1746-1816), entre Fragonard et David*, Paris 2013, p. 58, 81.

49 Gallet, 1995 (note 3), p. 433.

50 Sur les réseaux dans le milieu de l'architecture voir Yvon Plouzennec (éd.), *Le métier de l'architecte*, Paris 2020, accessible sur le site du Groupe Histoire Architecture et Mentalités Urbaines, 2020, URL : <https://www.ghamu.org/le-metier-de-larchitecte-au-xviiiie-siecle-etudes-croisees/> [dernier accès : 16.02.2023] ou l'exemple de Jean-Arnaud Raymond mis en évidence par Marie-Luce Pujalte-Fraysse dans le mémoire inédit de son habilitation à diriger des recherches, Paris I, 2020.

51 Voir sur ce sujet Théodore Guuinic, « L'École des arts, ponts et chaussées de Montpellier sous la Révolution (1787-1796) : un enseignement conjoint des sciences et des arts », dans *Les papiers d'ACA-RES*, actes, Rouen, Hôtel des Sociétés Savantes, 2018, accessible sur le site internet du programme ACA-RES, 2019, URL : <https://acares.hypotheses.org/files/2019/06/guuinic-2019.pdf> [dernier accès : 16.02.2023] et la contribution de Catherine Isaac, « Le rôle des académies des sciences et des arts dans la création et l'essor du corps des ingénieurs du Languedoc au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans le présent volume.

52 Bernard Sournia et Jean-Louis Vaysettes, *Montpellier : la demeure classique*, Paris 1994, p. 20.

